

La traduction de Le Tourneur une fois oubliée, M. Christian a voulu faire revivre Ossian dans une version nouvelle et pleine de mérite. Il y a dix ans que cet essai a été fait; qui a lu M. Christian? Les lecteurs actuels, et même bien des lectrices, trouveraient, sans doute, les poésies ossianiques à la fois trop vaporeuses et trop fades.

Et qui s'inquiète aujourd'hui de l'authenticité des textes gaéliques? Macpherson a-t-il réellement découvert en Ecosse, publié, traduit l'œuvre originale du III<sup>e</sup> siècle, comme il l'a soutenu toute sa vie, appuyé par Blair, Gray, Smith, par toute l'Académie des Highlands; ou l'a-t-il impudemment fabriquée, comme le lui reprochait si amèrement M. Johnson; montrant toutefois plus de génie encore comme faussaire que comme traducteur, disait moins malignement Cesarotti. Qui songerait maintenant à rallumer cette guerre de critiques, qui mit en feu le monde savant du Nord, au dernier siècle? Personne assurément, et M. Chenavard moins que tout autre. Ce n'est pas que son érudition n'en fût capable; et nous serions peu surpris, si, quelque jour, la main qui a écrit le *Voyage en Grèce*, et qui a compulsé tant d'auteurs anciens pour y puiser les sujets de ses *Compositions historiques*, abordait à son tour la question ossianique, et jetait dans la balance quelques arguments inattendus.

Mais pour cette fois, l'artiste n'y a pas pensé le moins du monde; mettant de côté toute glaçante discussion, il n'a cherché dans les poèmes traduits par Le Tourneur que des germes nouveaux pour sa verve féconde; et, je crois aussi (qu'il me le pardonne), qu'une occasion nouvelle de laisser éclater son aversion contre le réalisme et sa passion pour l'idéal; le réalisme, qui se plaît à reproduire le laid et le mal sans souci de les propager, ou trop